

# MELANGES RELIGIEUX,

## POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Vol. XI.

Montreal, Mardi, 8 Aout 1848.

No. 95.

### MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, 8 AOUT 1848.

L'ORÉON.

(Voir les Melanges du 14 Janvier et du 1er et 4 août.)

L'extrait, publié mardi, d'une lettre de Monsieur J. B. Brouillet, Vicaire-général de Walla Walla, à un de ses amis du Canada [M. Chs. Larocque, curé de St. Jean Dorchester], et la relation adressée au Colonel Gilliam, ont donné aux lecteurs un aperçu des événements qui ont eu lieu dans l'Oréon, depuis le mois d'octobre 1847, jusqu'au 3 mars 1848. Dans une lettre subséquente, adressée à Mgr. l'Evêque de Martyropolis, M. Brouillet reprend le récit des événements, en se pliant un peu sur lui-même; puis il achève le détail des opérations militaires jusqu'au 13 mars. Nous allons d'abord reproduire son récit; puis, nous en remplissons les lacunes à l'aide des lettres de Sa Grandeur Mgr. de Walla-Walla. Enfin, nous reviendrons tantôt aux lettres de M. Brouillet, tantôt à celles de Monseigneur, pour en extraire ce qui concerne la description du pays des Cayoues, l'état de la Mission, sous le rapport matériel et spirituel, etc.

Fort Walla-Walla, 12 mars, 1848.

Monseigneur,

Un délai de quelques jours dans notre départ pour le Wallamet, me procure la consolation d'adresser quelques lignes à Votre Grandeur et de vous mettre au courant de nos affaires de guerre.

La nouvelle de l'événement du 29 novembre fit une vive sensation dans le Wallamet, et toutes les voix furent pour la guerre contre les Cayoues. La législature vota de suite des sommes considérables pour l'engagement de 500 hommes de cavalerie et tous les frais de cette guerre. Une compagnie fut ensuite expédiée pour les Dalles, afin de protéger les établissements de la mission protestante et d'y construire les bâtimens nécessaires pour un dépôt de provisions pour l'armée. Dans les premiers transports de l'indignation, tout le monde semblait vouloir l'entière extermination de la nation des Cayoues; mais cette indignation se calma un peu, et la législature en vint à une mesure très sage et pleine d'humanité. Elle nomma trois commissaires qui devaient précéder l'armée et accorder la paix à tous ceux des Cayoues et des autres tribus environnantes qui la voudraient aux conditions suivantes: 1° Qu'ils n'eussent point pris part au massacre des Américains; 2° Qu'ils remissent tous les effets des Américains, qu'ils auraient en leur possession; 3° Qu'ils se séparassent des meurtriers et ne leur prêtassent aucun secours, afin que les Américains prissent ces derniers et les fissent mourir. Une mesure aussi sage aurait eu l'effet désiré, et tous les sauvages, même les Cayoues, auraient indubitablement accepté, tout d'abord, ces conditions, sans qu'il y eût un coup de fusil de tiré. Mais, malheureusement, les lettres de la compagnie, qui, comme on leur avait promis, devaient faire connaître aux sauvages les intentions du gouvernement, auxquelles seules ils voulaient s'en rapporter, furent retardées en route, et ne nous furent remises qu'après le second engagement. La première nouvelle que nous eûmes du départ de l'armée de Walla Walla, fut une lettre des commissaires, datée du 19 février, qui nous annonçait que l'armée américaine était à la rivière John-Day, à quelques jours de marche seulement de la mission, en route pour le lieu du massacre; cette lettre fut remise au fort le 21 au soir, et j'avais heureusement pu m'échapper de ma mission, la veille dans la nuit. Les Cayoues qui étaient partis le 19 de ma mission, pour aller attaquer le détachement qui était stationné aux Dalles, et qui étaient loin de soupçonner le corps d'armée si près d'eux, rencontrèrent les Américains le 25 ou le 26. Comme ils ne voulaient point s'en rapporter à la parole des Américains, qu'ils disaient vouloir les tromper, il fallut en venir à un engagement qui dura la plus grande partie d'un jour. Trois sauvages tués et 4 ou 5 blessés parmi lesquels se trouva un chef; les américains comptèrent 6 blessés, dont un grièvement. L'armée américaine se composait de 300 hommes et de quelques chevaux; les sauvages étaient au nombre d'un peu plus de 400. Quelque temps auparavant il y avait eu un premier engagement avec les sauvages des environs des Dalles, mais moins important. Les Américains n'ont pas eu à se battre depuis. Ils se sont retirés au fort Walla Walla et de là sont allés sur le théâtre du désastre où, ils ont construit un petit fort où il doit toujours stationner un détachement, jusqu'à ce que le gouvernement général des Etats-Unis en ait décidé autrement. Les voici maîtres du pays des Cayoues, sans avoir en encore à combattre pour la paix. Toutes les nations voisines; les Yakimans, les Wallas-Wallas, les Nez-Perçés ont fait la paix; les alliés des Cayoues qui les secondèrent, lors du second engagement, les abandonnent maintenant; une partie des Cayoues eux-mêmes penchent pour la paix; mais les meurtriers et leurs amis font tout ce qu'ils peuvent pour retenir toute la nation avec eux et l'envelopper dans leur ruine. Les troupes américaines sont parties, hier, pour aller les attaquer, et il pourrait se faire qu'il y aurait un combat aujourd'hui.

13 mars. Rien de bien important du camp, ce matin. Il n'y a eu encore aucun combat. Les Cayoues se dispersent. Quelques-uns se sont mis de côté; de leur nombre est le jeune chef, mais sans son camp; quelques-uns des meurtriers se sont échappés et ont pris la fuite. Tout le camp en a fait autant, et les Américains sont à leur poursuite. Ceci va prolonger les hostilités, et de bien longtemps nous ne pouvons espérer la paix.

Pour ne pas interrompre la relation de M. le grand vicaire Brouillet, nous avons laissé subsister quelques lacunes

dans le récit de l'ensemble des événements, en rapport avec l'horrible boucherie du 29 novembre. Nous allons maintenant remplir ces lacunes, à l'aide de la relation adressée par Mgr. l'Evêque de Walla Walla à ses ci-devant confrères, messieurs les Chanoines de Montréal. Les lettres de ce Prélat sont datées de St. Paul du Wallamet, le 24 et le 26 février, 1848. Voici ce qu'elles renferment de plus intéressant, touchant les mesures et négociations auxquelles donna lieu le massacre des Américains.

St. Paul, 24 février, 1848.

Le 16 décembre, arrivèrent à la mission d'Umatilla, deux Nez-Perçés, Inimilp et Tipialanahkeik, avec une lettre de M. Spolding. Ils venaient pour engager les Cayoues à prendre les moyens d'éviter la guerre avec les Américains.

En arrivant chez lui, M. Spolding avait été pris par les Nez-Perçés et gardé comme prisonnier. Dans une assemblée qui eut lieu quelques jours après, M. Spolding s'engagea, pour sauver sa vie qu'il croyait en danger, à écrire au Wallamet pour prier les Américains de ne pas faire la guerre aux Sauvages; c'est à la suite de cette assemblée qu'il m'écrivit sa lettre. Cependant les Nez-Perçés ne voulurent pas lui permettre d'écrire directement au Gouverneur. Ils lui dirent écriviez, et nous porterons la lettre au Grand Chef des Prêtres; et s'il la trouve bonne, il l'enverra lui-même au grand chef des Américains.

Je fus très content de voir ces deux Chefs. Je lus la lettre du Rév. M. Spolding et leur dis ce qu'elle contenait; mais je leur observai que je ne pouvais écrire au Gouverneur comme ils m'en priaient avant de connaître les sentiments des Cayoues. Je les engageai à continuer leur mission de paix, et leur dis que, pour moi, je leur aiderais de tout mon pouvoir. Ils parurent très-satisfaits et allèrent sur le champ parler aux Chefs.

Le 18 samedi, Kamespelo, le chef militaire, vint me voir. Il parut d'abord un peu découragé, parla de tuer tous les animaux; mais je tâchai de l'en dissuader, et lui conseillai d'engager les autres Chefs à tenir un conseil. Il se rendit à mon avis et le conseil fut fixé au lundi suivant.

Mais le lundi au matin vers le jour, j'entendis frapper à la porte du palais! C'est un courrier qui arrive de Walla-Walla avec une lettre de M. McBean qui m'apprend que M. Peter Ogden est arrivé le dimanche, (19) et aussitôt que M. McBean avait appris le massacre du 29, il avait expédié un courrier au Fort Vancouver; et deux jours après, M. Ogden refoula, en bateau, le courant de la Colombie avec 15 à 18 hommes, pour protéger le Fort Walla Walla, si cela devenait nécessaire, et pour descendre les femmes et orphelins qui étaient restés au milieu des Sauvages des Wallatpon. Ce monsieur me faisait écrire pour m'engager à me rendre au Fort Walla-Walla avec les Chefs, qu'il faisait aussi mander par le même courrier. Que faire? faut-il renoncer à l'assemblée ou conseil, fixé pour ce jour? Après mûre réflexion, il est décidé que le conseil aura lieu. Tous les grands Chefs s'y trouvent. Ce sont Tawatoé, le premier d'entre eux, Achekaka son frère, Kamespelo, chef militaire, et Tylokaite qui seul demeure à Wallatpon avec ses jeunes gens et qui est spécialement inculpé. Il y a aussi plusieurs grands hommes (seconds chefs), et plusieurs autres hommes sans dessein.

Vers dix heures du matin, tous les préparatifs sont terminés. Selon la coutume, il y a grand silence pendant quelques minutes...; puis je commence à parler par truchement. Après avoir exprimé combien j'étais content de les voir tous réunis pour délibérer ensemble; leur avoir fait sentir que, dans toutes leurs affaires importantes, ils devaient en agir ainsi; leur avoir dit que le massacre du 29 n'aurait vraisemblablement pas eu lieu, s'ils s'étaient consultés ensemble; je leur dis quel était l'objet de l'assemblée, tâchant de leur faire comprendre le bonheur de la paix et le malheur de la guerre. Que j'avais été prié par les Nez-Perçés d'écrire au grand chef des Américains; mais que je ne pouvais le faire avant de connaître leurs sentiments... etc, etc, etc.

Après un silence de quelques minutes, Kamespelo prend la parole pour dire, entre autres choses; qu'il est ignorant et aveugle; qu'il désespérait du salut de la nation...; mais que les paroles du chef des robes noires lui donnent du courage; qu'il a confiance en lui; qu'il approuve les propositions des Nez-Perçés etc etc. Vient ensuite Achekaka, qui dit peu de chose, mais des choses sensées... Tylokaite lui succède... Il dit qu'il ne sait pas beaucoup parler, qu'il ne parlera pas longtemps. Puis il commence l'histoire de la nation depuis l'arrivée de blancs, c'est ainsi qu'ils appellent les Canadiens et tous les employés de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Les Américains ne sont jamais compris sous la désignation de blancs; ils les appellent Souillap... et avant leur arrivée, les sauvages ne cherchaient qu'à se détruire... "A Walla Walla, la terre était toute couverte de saug... Les blancs leur ont appris qu'il y a un Dieu qui défend la guerre; depuis lors, ils ont toujours vécu en paix avec les nations voisines, et même ils les ont exhortés à ne point se faire la guerre." Il continue pendant plus d'une heure le discours le plus suivi qu'on puisse imaginer, M. Brouillet a pris des notes et aura occasion de le publier un jour. Tawatoé parla le dernier... en peu de mots et finit par dire, comme les autres, qu'il était en faveur des propositions de paix. Les propositions sont agréées elles doivent être envoyées par l'Evêque.

Cy suivent ces propositions, précédées de la lettre de Monseigneur.

AUG. MAC. ALEX. Evê. de Walla Walla.

A Son Excellence G. Abernathy, Gouverneur de l'Oréon.

Excellence,

Les Cayoues, dans un moment de désespoir, se sont portés à des actes de cruauté. Déjà, sans doute, vous l'avez appris, et comme moi vous en avez été affligé jusqu'au fond du cœur. Ils ont massacré le Dr. Whitman, son épouse et les Américains qui étaient chez lui. C'est lundi, le 29 novembre, qui a été choisi pour cette boucherie. M. Brouillet, Vicaire général, qui allait à Wallatpon pour sa

mission, eut la douleur d'apprendre cette nouvelle en mettant le pied à terre, le mardi entre sept et huit heures du soir. Le mercredi, il s'empressa de faire ensevelir les morts et de les enterrer, puis avant de partir demanda instamment que l'on ne fit pas de mal aux femmes et aux enfants, dont le sort n'était pas encore décidé. Mais les Chefs n'étant pas présents, il ne put avoir aucune certitude que sa demande serait exaucée. Dès qu'il fut arrivé et qu'il m'eût annoncé ce qui s'était passé, je m'empressai de faire venir les deux chefs qui ont leur loge près de ma maison. Je leur fit connaître, sans détour, combien j'étais chagrin que l'on eût commis un acte aussi barbare. Je leur dis ensuite que j'espérais qu'ils épargneraient les femmes et les enfants et qu'ils les nourriraient jusqu'à ce qu'ils pussent descendre au Wallamet.

Ils me répondirent: nous avons pitié d'eux; on ne leur fera pas de mal, et ils vivront comme auparavant.

J'ai eu la consolation d'apprendre qu'ils n'avaient pas manqué à leur parole et qu'ils avaient pris soin des malheureux.

Quelques jours après, deux autres Américains malades furent encore massacrés; je ne sais sous quel prétexte.

A l'arrivée des chefs Salapins (Nez-Perçés) Inimilp et Tipialanahkeik, j'ai pu faire de nouveaux efforts pour sauver non seulement les orphelins et les femmes, mais même M. Spolding, avec sa famille et tous les Américains qui se trouvent chez lui.

Après quelques entrevues avec les chefs séparément, j'ai pu obtenir un conseil de tous les Chefs. C'est hier qu'il eut lieu, il dura quatre heures et demie. Chacun des Chefs y fit son discours, avant de donner son opinion. Le document qui accompagne la présente vous fera connaître leurs dispositions. Il me suffit d'ajouter que tous les discours avaient pour but de prouver que, depuis qu'ils ont été instruits par les blancs, ils ont eu la guerre en horreur; que la scène tragique du 29 du mois dernier n'a eu lieu que dans des vues de préservation; et que ce sont les propos vrais ou supposés du Dr. et de quelques autres, qui en ont été la cause; et qu'ils désirent que l'on oublie tout le passé et que l'on vive en paix, comme auparavant.

C'est à Vous, Excellence, de juger de la valeur du document que je suis prié de vous transmettre. Cependant, sans avoir l'intention d'influer d'une manière indue sur vos délibérations, je me crois obligé de vous dire, que faire la guerre avec les Cayoues, serait vraisemblablement avoir affaire à tous les sauvages de cette contrée. Serait-il dans l'intérêt d'une jeune colonie de s'y exposer, c'est ce que vous aurez à décider dans votre sagesse.

La lettre de M. Spolding, que j'ai l'honneur de vous faire parvenir, n'a point besoin de commentaire et mérite considération.

Recevez l'assurance de la haute considération,

avec laquelle je suis,

Excellence,

Votre très humble serviteur.

† A. M. Ev. de Walla-Walla.

Umatilla 21 décembre 1847.

Les grands Chefs des Cayoues, en conseil, décidèrent qu'il faut faire connaître au grand Chef des Américains du Wallamet, ce qui suit:

Qu'un jeune sauvage, qui sait l'anglais, étant couché dans la chambre du Dr. a dit avoir entendu le Dr. sa femme et M. Spolding parler d'avoir le pays, ainsi que les animaux des sauvages. Il a rapporté aussi que M. Spolding avait dit au Dr: "Hâtez-vous de donner des médecines aux sauvages pour qu'ils meurent bien vite. Que le même sauvage a dit aux Cayoues: "Si vous ne tuez pas le Dr, vous serez tous morts au printemps."

Que le Dimanche suivant, le 28 Novembre, on porta en terre six Cayoues, et le lendemain trois.

Que le maître d'école (M. Rogers) a dit, avant de mourir que le Dr. et sa femme, et M. Spolding empoisonnaient les Sauvages.

Que depuis plusieurs années, ils avaient eu à pleurer la mort de leurs enfants, et qu'après les rapports ci-dessus, ils peuvent croire que l'on avait entrepris de les détruire tous.

Que ce sont les motifs qui les ont portés à tuer les Américains. Les mêmes chefs demandent maintenant:

1° Que les Américains ne viennent pas faire la guerre aux Cayoues.

2° Qu'ils oublient les meurtres commis dernièrement, comme les Cayoues oublient le meurtre du fils du grand chef des Wallas-Wallas, commis dans la Californie.

3° Que deux ou trois grands hommes viennent pour traiter de la paix.

4° Lorsque les grands hommes seront venus et auront conclu la paix, ils pourront emmener avec eux, au Wallamet, tous les Américains hommes, femmes et enfants.

5° Ils assurent qu'il ne sera fait aucun mal aux Américains, jusqu'à l'arrivée des grands hommes.

6° Ils demandent que les Américains ne passent plus sur leurs terres, parce que les jeunes gens pourraient leur faire du mal.

Place de Tawatoé (Umatilla) le 20 décembre 1847.

Tylokaite, Kamespelo, } Noms des Chefs.

Tawatoé, Achekaka. }

A continuer.

L'EGLISE ST. GEORGE.

Nous empruntons au Tablet une grande partie des détails, qui suivent, sur la dédicace de l'église St. George de Londres. La traduction de cet article appartient à l'Ére Nouvelle dont nous donnerons dans notre prochaine feuille un article sur le même sujet:

La première pierre de l'église de Saint-Georges avait été posée en 1840.

La piété des catholiques n'a rien négligé pour rendre le temple digne de l'hôte divin qui doit l'habiter, et la cérémonie

de la consécration a revêtu toute la magnificence que la foi des pasteurs et des fidèles pouvait lui donner.

Une procession composée de 300 prêtres ouvrit la cérémonie. En tête marchait un thurifère, immédiatement suivi par le porteur-croix et deux acolytes. Pâtes venaient 24 porte-torches et le porte-encens. Le clergé, au nombre de 240 membres, marchait deux de front. Venaient ensuite les Rédemptoristes, les Oratoriens, les Dominicains, les Cisterciens, les Bénédictins, les membres de l'Institut de charité, le clergé étranger, parmi lequel on voit figurer des chanoines français. L'épiscopat était représenté par treize évêques, les uns appartenant aux églises de France et de Belgique; les autres, accourus de toutes les parties de l'Angleterre pour assister à cette touchante cérémonie.

Cette procession produisit sur l'assemblée qui remplissait la nouvelle église l'effet le plus imposant. Tout les assistants; au nombre desquels se trouvaient les membres les plus éminents de la noblesse catholique et un grand nombre d'étrangers de distinction, se levèrent dès que la tête de la procession parut à la porte, et l'édifice retentit des chants d'alléluie. Les prêtres étrangers étaient profondément émus d'un si beau spectacle, au souvenir des tribulations souffertes par les catholiques dans les murs mêmes de la cité, témoin en ce moment de leur joie. Quand les évêques et le clergé eurent pris place dans le chœur, la grande messe commença immédiatement et fut chantée par Mgr. Wiseman. Après l'évangile, il se dirigea vers la chaire, mitre en tête, revêtu de sa chasuble, précédé de la crocette et accompagné des autres officiers, il prit pour texte de son discours ces paroles tirées du psalme 117: "Le Seigneur est Dieu, et sa lumière a brillé sur nous!"

Le prédicateur s'excusa de prendre la parole en présence de tant d'illustres évêques, dont plusieurs représentaient les sièges les plus anciens et les plus fameux de l'Église; il dit qu'il aurait été heureux de méditer en silence sur les gloires de cette solennité, mais qu'il répéterait avec son texte "Vous êtes mon Dieu, et je vous louerai, vous êtes mon Dieu, et je célébrerai vos louanges." Il s'adressa ensuite à ses auditeurs: aux anglais, d'abord, les exhortant à rendre des actions de grâce à Dieu qui avait fait pour eux de si grandes choses, puis aux étrangers leur expliquant les splendeurs extérieures de la religion par l'exemple que Dieu lui-même en avait donné en inspirant les ouvriers du premier temple: Il développa cette pensée avec beaucoup de talent et terminna en disant que le mépris des pompes religieuses, ne venait pas des inspirations de la grâce ni même de la simplicité d'une nature primitive, mais des vils scrupules de la vanité, et des conseils de l'orgueil. La fin de son discours fut marquée par la lecture de la lettre de l'archevêque de Paris, qui produisit, comme nous l'avons déjà rapporté, une si profonde émotion et sur le prédicateur et sur les auditeurs.

Après la messe, le clergé sortit de l'église dans le même ordre qu'il y était entré.

A quatre heures et demie, les cloches rappelèrent les fidèles pour les vêpres et la bénédiction solennelle. Le révérend docteur Gillis, coadjuteur de l'évêque d'Edimbourg, monta à son tour dans la chaire, et prit pour texte de son discours ces mots: "Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre; allez donc, etc., etc." Rien ne saurait donner l'idée de la nuissance avec laquelle cet orateur, l'une des lumières de l'église catholique, expliqua les paroles sacrées, si bien en harmonie avec la solennité du jour, ni comment il fit sentir qu'elles s'adressent aux seuls prêtres catholiques. "Car, ajouta-t-il, cet ordre d'enseigner aux nations implique le droit de se faire entendre de tous les hommes et dans tous les lieux: or, nul autre que le prêtre catholique n'a jamais osé dire aux hommes, en vertu de cet ordre Ecoutez-nous. En revanche, les apôtres catholiques ont parcouru le monde que l'église remplit de la majesté de ses souffrances et de ses épreuves. Si les juifs refusent de l'entendre, elle se tourne vers les Gentils; que lui importe que les vérités annoncées à un monde sensuel soient dures, que ses autels soient dans les catacombes ou dans les basiliques de Rome? Dieu vit partout et éternellement, et ainsi en est-il de l'église. On peut lui appliquer les paroles de saint Paul, que par la foi elle a conquis des royaumes; elle demeure quand tout passe, parce qu'elle son créateur et son maître, c'est Dieu."

Ce magnifique discours se prolongea au milieu de la profonde attention de l'auditoire. Avant de descendre de la chaire, Mgr. Gillis remercia en français les prêtres étrangers d'avoir bien voulu assister à la solennité de ce jour, et donner ainsi la preuve que leur amour pour les catholiques anglais était égal à celui des anglais pour leur frères du continent.

Mgr. l'évêque de Bytown voulant bien se servir de la voie de notre journal pour s'adresser à MM. les curés des diocèses de Québec et de Bytown, vient de nous faire tenir la lettre ci-incluse, que nous nous hâtons de publier, en y attirant l'attention spéciale du clergé des diocèses de Montréal et de Québec:

Bytown, 3 août, 1848.

Monsieur le curé,

En prenant possession du nouveau diocèse de Bytown, un des premiers objets qui aient éveillé ma sollicitude, a été de donner des secours religieux aux jeunes gens des châtiers. J'ai donc établi à Bytown, en leur faveur, trois retraites, que l'on donnera dans le courant de l'automne: la première commencera, le 5 septembre, au soir, et finira, le 5 fête de laativité de la St. Vierge; la seconde, le 25 septembre, et finira le premier octobre, fête du St. Rosaire; la troisième, le 19 octobre, et sera terminée, le 22 du même mois. Je vous prie de vouloir bien engager les jeunes gens de votre paroisse qui viennent à Bytown s'engager pour les châtiers de choisir de préférence ces diverses époques de retraites. En établissant ces retraites, je crois travailler à une œuvre très-avantageuse au bien des âmes, aux intérêts du Canada, et entrer dans les vues de zèle et de charité qui vous animent.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

† J. SO. EVANS, Evêque de Bytown.